Document généré le 18 avr. 2025 11:14

Liberté

Pauline Harvey
Shawinigan à Montréal, station Berry

Réjean Beaudoin

Volume 28, numéro 2 (164), avril 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31036ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beaudoin, R. (1986). Pauline Harvey : Shawinigan à Montréal, station Berry. *Liberté*, *28*(2), 125–131.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

RÉJEAN BEAUDOIN

PAULINE HARVEY: SHAWINIGAN À MONTRÉAL, STATION BERRY

Je veux qu'on se représente l'identité comme un gigantesque territoire dont on pourrait faire la cartographie.[1]

Pauline Harvey a publié quatre livres en huit ans et remporté un prix littéraire[2]. Même si la plupart de ses titres portent sur la couverture le mot roman, je ne connais rien de moins romanesque que l'univers homogène et original qui caractérise sa prose à la fois limpide et insolite. On dirait que son écriture s'est donné pour règle les lois d'un jeu d'échecs ou de tarot. Tout y est souverainement arbitraire et merveilleusement rigoureux. C'est une machine à transformer le hasard en nécessité. Le plaisir que je prends à la lire, je l'ai déjà éprouvé chez Félix Leclerc et chez Jacques Ferron, longtemps avant de retrouver une sensation semblable chez Jacques Benoit, Jacques Brossard, Yvon Rivard et François Hébert. Tous ces écrivains n'ont d'ailleurs rien en commun, si ne c'est peut-être une tendance à projeter sur un plan imaginaire la thématique fameuse du pays marquée au coin d'une longue tradition locale aux ramifications souvent idéologiques. Dans *Le Deuxième monopoly des précieux*, Pauline Harvey atteint, me semble-t-il, un point culminant de cette série thématique.

L'espace déployé dans ce roman n'est pas réa-

1. Pauline Harvey, *Le Deuxième monopoly des précieux*, Montréal, La pleine lune, 1981, p. 104.

2. Prix des jeunes écrivains du *Journal de Montréal* en 1982.

liste, c'est un lieu poétique créé en vertu de certaines conventions purement artistiques, même si de nombreux détails se chargent de banaliser cette belle projection fictive pour insinuer un rapport presque troublant avec la soi-disant réalité. La narration adopte d'emblée la liberté du conte, qui n'est, comme chacun sait, qu'un jeu de contraintes savamment maîtrisées. La société se compose d'un Roi, d'une Reine et d'un Fou, sans négliger quelques indispensables pions, protagonistes ou figurants. Le royaume en question n'a du reste rien de vraiment monarchique et sa cour fonctionne le plus démocratiquement du monde, au point que ce couple royal ressemble à s'y méprendre aux plus interchangeables des lecteurs. Les conversations, les divertissements et les intrigues (qui ne manquent pas) sont d'une exemplaire médiocrité: «Tout le monde suit maintenant des cours et fait du jogging, dit le cousin. C'est la grande mode aujourd'hui. Les gens s'ennuient tellement qu'ils ne savent plus quoi inventer pour se distraire. C'est le malaise nord-américain et si aujourd'hui on veut suivre des cours de peinture, demain ce sera le patin à roulettes.»

Si tout ceci est ajusté pour refléter une certaine illusion réaliste, c'est pourtant un assemblage inédit qui en résulte par le jeu de l'écriture qui reste sobre et nette, d'autant plus d'ailleurs que l'histoire tend vers le baroque à l'occasion. Tout tient, je crois, au héros incomparable qu'est le Fou Léopied, étrange alliage de candeur, de savoir et de jovialité. C'est grâce aux yeux de ce personnage qu'existe le lieu spécifique de ce monde à part, irréductible à tout ce que la vie peut avoir de parfaitement indifférent dans nos existences grises de lecteurs comme au hameau d'It ou à la ville de Ça-bas. Le passage du Fou soulève une traînée de lumière magique qui transfigure toute la fable. Dès qu'il s'éloigne de Léopied, le Roi n'est plus qu'un assez triste administrateur de province et la Reine, une romancière peut-être douée, mais désœuvrée et d'une coquetterie très étudiée auprès de l'immédiate séduction de l'idiot. Pas étonnant que le Roi réfléchisse à voix haute sur l'inconscience de ses pulsions

homosexuelles, tout en refusant les termes psychanalytiques de la question. Sa préciosité réfute délicieusement la psychanalyse, parce qu'elle l'ignore royalement.

La préciosité est d'ailleurs la grande découverte du système textuel de Pauline Harvey, découverte qui consiste dans la dégradation du code aristocratique en milieu bourgeois: c'est la maladie sociale d'une culture qui retarde dans une économie qui court. La politique du Roi se borne à la régionalisation d'un chemin de fer! La préciosité est le snobisme d'une époque pré-industrielle.

La fable du *Deuxième monopoly des précieux* est loin d'être transparente, mais elle n'est pas non plus sans faire référence à certains éléments de la tradition littéraire locale dont je l'ai d'abord rapprochée. C'est ainsi qu'après être devenu romancier et après avoir pris des cours de philosophie, Léopied réfléchit à ses problèmes d'identité. Son professeur de philosophie lui apprend que s'il est l'individu libre et heureux que tous recherchent et apprécient, c'est précisément parce qu'il n'a pour ainsi dire pas d'identité et qu'il fait peut-être fausse route en voulant déterminer à tout prix ce vide qui n'est qu'aspiration, recherche, tendance. Léopied donne en effet l'exemple accompli d'un «manque à être» qui se remplit de toutes choses avec une égale avidité. Mais là où la réflexion du philosophe est intéressante, c'est lorsqu'il prétend que l'évolution de son disciple va dans le sens d'une érosion progressive de toute identité. Le peu qu'il en a serait encore superflu. La solution du problème est admirable: on ne règle pas une telle question en découvrant un jour qui l'on est, mais bien en dissipant peu à peu le spectre de celui qu'on croyait être. Ce qui rejoint une réflexion du Roi dans son journal:

> *C'est étonnant comme les gens se sentent obligés de s'en tenir à une seule et unique façon de s'exprimer, qu'ils considèrent comme faisant partie de leur individualité, de leur moi inchangeable aussi sûrement que leurs bras et leurs jambes. Si quelqu'un dé-*

cide du jour au lendemain de modifier cette expression, (...) on l'appelle «Fou»...

Le Roi de ce pays heureux s'appelle Grand-Mot-Fun (grammophone) et il est plus volontiers l'organisateur ingénu des menus plaisirs de son peuple que le dépositaire d'un quelconque pouvoir. La loi de la préciosité effectue encore ici un déplacement: le Roi prend avis et conseil auprès du Fou qui lui donne des leçons de sagesse. Le Roi rêve parfois de perdre son château pour vivre la vie vagabonde de Léopied au milieu de la forêt. Ce dernier, comme pourrait le suggérer une lecture littérale de son nom, exerce au ras du sol les attributions léonines de sa royauté symbolique et réalise moralement l'unité et la souveraineté du royaume. C'est à de tels transferts, qu'il faudrait systématiquement relever, que se reconnaît la manière de Pauline Harvey et ce que j'ai appelé tout à l'heure la projection de son espace imaginaire. Et si ces déplacements invitent à la construction d'un sens qui n'est justement pas donné, c'est sans doute dans la mesure où il déroute certains repères connus de la thématique du pays.

Dans *La Ville aux gueux*[3], c'est le même monde qui s'enlise, à mon avis, dans un brumeux moyen-âge qui parle la langue de Beckett. Il fallait changer de cap. Chose faite avec *Encore une partie pour Berri*[4], dernier roman de Pauline Harvey qui change apparemment d'univers et de ton, mais sans rien perdre de cette langue directe qui dit les choses sans apprêt et qui parvient pourtant à transporter. Finis les arrière-pays intemporels et les princes vagabonds. Finie la préciosité.

3. Montréal, La pleine lune, 1982.

4. Montréal, La pleine lune, 1985.

Une ville affreuse, bourrée de fantômes et de vampires, avec des gens qui toussent et se mouchent tout le temps... Sha se dit qu'elle vit au milieu d'un immense mouchoir très sale, et elle essaie tout le temps de se trouver un petit coin un peu sec du mouchoir pour se cacher.

Encore une partie pour Berri est un livre sur rien dans l'atmosphère dégradée d'une grande ville qui

n'est autre que Montréal. Tout y est immotivé, infernal, décadent. On assiste à une sorte de mutation troublante des rapports humains, mais sans bruit, sans romantisme planétaire, sans avenir radieux. C'est l'épopée impitoyable de l'immédiat. C'est *L'Education sentimentale* du XXe siècle finissant. Le roman suit le couple sans histoire que forment (ou plutôt déforment) un individu nommé Berri et son amie appelée Shawinigan, souvent abrégée en Sha. Berri et Shawinigan se rencontrent au rayon des jouets chez Eaton, un vendredi soir de novembre, autour d'un jouet mécanique à l'effigie de Mickey Mouse. Shawinigan adore Montréal, contemple avec délice les laideurs de la rue Ontario et s'emploie comme livreur à l'épicerie du coin pour se payer le luxe rêvé de décorer sa chambre de tableaux de chasse et de bibelots en plâtre des années 1950, le tout brocanté dans un capharnaüm du quartier.

> *Elle pensait, comme elle le pensera encore souvent par la suite: «Il est méchant, banal et méchant.»*
>
> *(...) Il se fâche, mais sans dire un mot, comme d'habitude.*

Au temps de ses premières rencontres avec Shawinigan, Berri habite rue Sainte-Catherine au-dessus d'une succursale de la Banque de Montréal. Sa mère a l'air de tenir une drôle de maison de chambres où la vie s'écoule en d'interminables parties de cartes. Il n'est jamais question du père qu'on peut supposer mort ou disparu. Une petite fille du nom de Maria est la sœur, peut-être adoptive, de Berri, on n'en sait trop rien. Berri passe donc sa vie dans un salon traversé par les exclamations des joueurs de cartes et c'est là qu'il invite un beau jour Shawinigan pour lui apprendre le canasta. Berri voudrait blesser cette jeune fille curieuse et vive qui semble hypnotisée par le magnétisme lourd de son univers clos, mais contre toute attente, c'est toujours une parole de tendresse voilée qui brise son mutisme et invite Shawinigan à revenir. Là-dessus deux années passent au détour

d'une page et Shawinigan qui, entre-temps, a donné suite à sa passion pour Montréal, découvre par hasard la nouvelle adresse de Berri déménagé à Outremont. C'est là qu'ils renouent leur singulière fréquentation dans un certain corridor qui rappelle un peu les amants de Duras.

> *Il avait l'air du type qui vous attend au coin d'une rue pour vous donner un coup de pied. (...) Debout près de la porte fermée de sa chambre, Berri avait l'air d'une prostituée qui attend dans une ruelle, à la porte d'un hôtel borgne.*

Engoncé dans de rigides costumes noirs dont sa mère l'affuble depuis son enfance, Berri est un monstre d'ennui, de passivité et d'attente jusqu'à ce qu'un ressort se détende et le lance dans tous les repaires inavouables de la plus sordide sexualité. Et voilà notre adolescent fantomatique transformé en champion amateur de toutes les prostitutions foraines.

On a dit de ce roman de Pauline Harvey qu'il portait sur l'adolescence et on l'a rapproché de certains livres de Réjean Ducharme et de Marie-Claire Blais. Le monde des jeunes héros de Pauline Harvey est inquiétant, vaguement magnétisé par quelque diable sur lequel on n'arrive jamais à mettre le doigt. L'étrangeté naît ici de ce qu'il ne se passe absolument rien que de très banal et encore dans une langue égale et lisse comme un après-midi désœuvré. Quand l'écriture déborde du côté du fantastique (avec Almacolor, un alchimiste de bande dessinée qui symbolise plutôt grossièrement l'âme de la ville), le roman y perd le meilleur de sa fascination trouble. Je dirais la même chose de l'idylle de Bloc avec un chat de ruelle, épisode superflu du romancier raté dans la beauté prosaïque du roman qu'il n'arrive pas à écrire. C'est au ras du quotidien désertique et pur de toute chimère qu'excelle la plume antilyrique de Pauline Harvey. Son lieu de prédilection et le vrai décor de ses personnages se trouvent dans un espace indécis qui mélange les rumeurs assourdies d'univers incompatibles, mais néanmoins forcés de se rencontrer. C'est l'essence

même de la ville qui brouille tout et fait se produire l'inconcevable. C'est la petite Maria, la jeune sœur de Berri, qui jouit ostensiblement de l'excitation sexuelle qu'elle sent croître chez le couple insolite. C'est l'hystérie trépidante des adultes comme Trente (nom de la mère de Berri), comme J.K. Eaton, comme Vile Murville. L'un des effets réussis du livre est de donner à voir la réalité normale comme une aberration, et ce, sans aucune forme de dérision. Aussi les choses font-elles semblant d'exister aussi tranquillement dans la fiction qu'elles existent réellement hors du texte où nous nous prenons à les voir imiter tout à coup l'art perfide du roman. Ce que dit le personnage du romancier dans le roman:

> *A notre époque, il y a adéquation parfaite du roman et de la vie, nous vivons dans un roman que les autres fabriquent avec nos êtres réels. De sorte qu'il nous faudrait écrire ces romans pour comprendre celui dans lequel nous nous trouvons.*

Qu'une jeune fille porte le prénom de Shawinigan dans un roman qui se passe à Montréal, qu'un jeune héros s'y prénomme Berri, voilà encore des signes magnifiques de ce déplacement qui infléchit le lieu urbain vers l'imaginaire, le tire vers la fiction, mais sans gommer l'opération littérale qui fait de l'espace social une personnalité fictive. Le déplacement dont je parle est à la fois scandale, préciosité, jeu et dépaysement. C'est une énormité sans gravité, comme une insolence dissimulée dans un jeu de mots, comme un atout caché dans un jeu de cartes. En subvertissant un lieu commun du territoire imaginaire, en subtilisant sémantiquement l'image du pays, l'écriture découvre une terre habitable, inaugure une errance créatrice. J'élirais domicile, plutôt qu'en une patrie quelconque, dans n'importe lequel de ces pays déplacés.